

Installation de Bruno Mantovani à l'Académie des beaux-arts

Mercredi 12 juin 2019

Discours de Patrick de Carolis

Cher Bruno Mantovani,

Pour vous recevoir aujourd'hui sous cette Coupole vous avez choisi non pas un membre de votre section de composition musicale mais un de vos confrères de la section des membres libres. Je me suis longuement interrogé sur ce choix qui m'honore et m'embarrasse à la fois.

Etait-ce l'attrait du mot « libre » qui a motivé cette démarche ? Mais, libre, ne l'êtes-vous pas depuis votre enfance, quand dans les cours de récréation, chahuté par vos camarades de classe, vous avez su imposer votre personnalité ?

Etait-ce, la crainte de ne vexer aucun de vos confrères musiciens ? La prudence n'est pourtant pas un de vos traits de caractère.

Devais-je y voir le souci de vous protéger des compliments de vos pairs ? Ne m'avez-vous pas dit au cours d'un dîner : « Quand un musicien parle de ma musique cela me fait rougir ou cela m'énerve » ? J'espère ne provoquer, chez vous, aucun de ces deux états.

Serait-ce alors, le refus de choisir entre telle ou telle école, tant est riche la palette musicale de la section dans laquelle vous entrez et qui démontre, comme adore le rappeler notre Secrétaire Perpétuel, qu'il n'y a pas « un » style académique mais des excellences en académie, qu'elles soient tonales, atonales ou électroacoustiques ? Cet esprit de synthèse aurait-il prévalu chez vous ?

J'en ai conclu que vous aviez choisi un homme d'images et de mots qui certes jadis exécuta quelques pas de danse sur des musiques qui ne portaient pas encore votre signature, parce que nous partageons outre une amitié réelle, la même passion obsessionnelle de la transmission et de l'engagement. Celle-là même qui vous fit accepter des responsabilités au Conservatoire National de musique de Paris, ou produire et présenter une émission de radio sur France musique.

« Tout passé est un prologue » nous enseigne Shakespeare. Et ce prologue est essentiel à la fabrique de l'avenir. Dès le début de vos études vous en prenez conscience comme une révélation. Elle vous conforte dans l'idée qu'une composition musicale amnésique du passé ne peut développer une ambition esthétique forte.

Alors que dire sur le plus jeune de nos académiciens ?

Tout d'abord, il y a Mantovani et Mantovani... Ne pas confondre. Je dis cela pour les cinéphiles qui ont forcément en tête l'excellent film de Barry Levinson : *Good Morning Vietnam*. Souvenez-vous ! L'acteur principal, Robin Williams, est chargé à travers une émission de radio, de réveiller chaque jour l'ensemble des soldats de la base. Et tous les matins cet animateur passe de la musique tonique, de la musique rock'n'roll, jugée un peu trop moderne, pour ne pas dire déjantée, par sa hiérarchie.

- Pourquoi ne passez-vous pas du Mantovani, lui dit un de ses supérieurs ?

Le Mantovani en question était, en fait, le chef d'un orchestre de bal des années quarante aux Etats-Unis dont la musique légère avait la réputation d'être un puissant somnifère.

Rassurez-vous ce n'est pas le même Mantovani que nous recevons aujourd'hui sous cette coupole. A la sortie du film en 1987, notre Mantovani à nous n'avait que 13 ans. Et s'il est resté très consommateur de musique dite « grand public » comme celle de Stevie Wonder, du groupe californien Toto, de Prince, de Jonaz ou de Nougaro, c'est vers d'autres horizons qu'il s'est orienté. Horizons qui l'amènent aujourd'hui à revêtir l'habit vert.

Comment résumer en quelques minutes la carrière prolifique d'un compositeur qui à l'orée de ses 45 ans est déjà l'auteur de 27 musiques d'orchestre, 34 musiques de chambre, 32 musiques vocales et chorales et de 2 opéras ? Je vais devoir cher Bruno, moi aussi, faire preuve d'esprit de synthèse.

« Tout homme est compris dans l'enfant qu'il fut jadis » nous apprend le philosophe André Chouraqui. L'enfance est en effet constitutive de ce que nous sommes et notre confrère n'échappe pas à la règle. Regardez cette photo. Bruno a 1 an. Tout est déjà là. Le piano, le tambour, la trompette. A croire que les dieux de la musique, Appollon ou Phoebus en étaient les metteurs en scène.

Vous êtes né le 8 octobre 1974 à Châtillon dans les Hauts-de-Seine mais Perpignan sera votre ville d'adoption. C'est là que vous allez grandir. Perpignan : trait d'union entre deux aspirations géographiques familiales. Celle du côté paternel d'origine italienne et celle de votre mère dont le père espagnol s'était réfugié en 36 dans notre pays. Vous êtes leur unique enfant et ce trio que vous formez sera le socle inébranlable de votre carrière. Vos parents ont toujours étayé vos choix, conforté votre moral, partagé votre passion. Vous puisez dans cet amour la vitalité qui vous anime.

Enfant heureux, choyé, doué mais enfant turbulent qui s'ennuie à l'école... Vous n'avez pas 6 ans quand vous rejoignez votre premier Conservatoire de musique. Vous faites de la percussion (jazz, variété). A 8 ans déjà vous éprouvez le choc esthétique de la musique contemporaine. A 13 ans vous entrez dans la classe de Jazz dirigée par Serge Lazarevitch. Avec lui l'improvisation rentre en ligne de compte. Elle sera primordiale dans votre travail.

« La grande chance de ma vie » direz-vous, « c'est d'être entré à 14 ans dans une classe de composition et d'électro acoustique ». Votre professeur de composition s'appelle alors Christophe Maudot. Son enseignement d'une rigueur absolue vous permettra de brûler les étapes.

A 17 ans, le bac en poche, mention « Très Bien », vous décidez de prendre une année sabbatique, non pas pour faire le « Grand Tour » comme au 18^{ème} siècle mais pour rester chez vos parents afin de travailler, seul. Vous vous infligez une discipline militaire : réveil 6 h, lecture, composition, écriture, culture générale, écoute de la radio. Vous n'avez pas atteint l'âge de la majorité que déjà naissent vos premières œuvres.

Un an après, vous mettez fin à cette période quasi monacale pour vous présenter au Conservatoire supérieur de Paris. Vous entrez en classe d'analyse et de composition. Vous avez 18 ans, ce qui est fort jeune pour la composition.

La charge de travail ne vous rebutant pas, vous optez pour deux autres classes supplémentaires : histoire de la musique et étude d'esthétique. Vous recevez alors l'enseignement de Rémy Stricker pour la première discipline et d'Yves Gérard pour la seconde.

Vous vous interrogez sur ce qu'est un discours, une dramaturgie dont l'enseignement devient fondamental. Et là, tous les wagons s'accrochent les uns aux autres. Le train Mantovani se met en marche. Le travail encore le travail. Curieux de tout, sachant que l'on ne peut se contenter de ses dons, vous allez chercher dans le labeur cette capacité d'émerveillement qui ne vous quittera jamais.

Vous vous attachez alors au rapport qui vous lie aux interprètes. Ces interprètes, présents aujourd'hui, qui vous ont permis de vous développer. Leur confiance vous fait sortir du ghetto de la spécialisation. En matérialisant vos œuvres, ils contribuent à votre carrière. C'est pour eux, m'avez-vous confié, que vous avez senti cette obligation de produire afin de les emmener ailleurs.

Au Conservatoire, vous vous confrontez également au contact avec l'orchestre. Les chefs entendent votre musique et vous sollicitent. A cette époque-là votre maître à penser est le hongrois Peter Eötvös. C'est lui qui en 1999 vous prend sous son aile. Vous avez 23 ans. Il vous invite à vivre en Allemagne, à Edenkoben, dans une résidence d'artistes. Vous y rencontrez alors le milieu de la création allemande. Rencontre déterminante. La puissance de tir des orchestres allemands est phénoménale. Vous basculez dans l'âge adulte et en 2000 au sortir du Conservatoire, vous avez 25 ans, bardé de 5 premiers prix, vous écrivez *La morte meditata*, votre première pièce repérée par la critique et que le quotidien *Le Monde* n'hésitera pas à qualifier de « Chef d'œuvre ». Cette pièce sera suivie d'une seconde intitulée *D'un rêve parti* qui devient un véritable « tube » de la musique contemporaine.

Après avoir créé, en 2002, *Troisième round* au festival « Octobre en Normandie » où vous êtes en résidence, vous vous installez à Bologne dans le cadre du programme « Villa Médicis hors les murs », vous y écrivez pour l'Ensemble Inter-contemporain (de Pierre Boulez) *Le Sette chiese* - Les sept églises - qui, chacun le sait à Bologne, n'en forment qu'une : la Basilica di Santo Stefano. Faut-il y voir à nouveau votre esprit de synthèse ? Un an plus tard à Bamberg, cette fois, vous créez votre concerto pour clarinette basse *Mit Ausdruck*. Une première œuvre d'orchestre significative.

Vous avez 28 ans, votre carrière vient tout juste de commencer, et déjà votre création est saluée par la presse. Ce démarrage fulgurant vous vaut autant d'amis que d'ennemis. Il en est ainsi, en France, le succès paraît toujours suspect. Cette réalité est loin de vous déplaire. Hors de question de battre retraite. Vous n'avez jamais fui la polémique. N'existe-t-on pas aussi grâce à l'adversité ?

Année après année, votre préoccupation est toujours la même. Ce qui vous importe c'est le renouvellement, l'approfondissement, l'affirmation esthétique. Bref ne jamais cesser de se trouver. « Arrêter cette quête c'est prendre le risque de se répéter », affirmez-vous. Votre ambition n'est-elle pas de dépasser les limites, celles des formes, des genres, des instruments et des interprètes ? La nouveauté ne vous effraie pas. Vous admirez l'audace des déséquilibres sonores.

En 2004 vous avez 30 ans et c'est la prestigieuse Villa Médicis qui vous ouvre ses portes. Dix-huit mois d'intense création ! Vous y composez votre première œuvre pour Accentus, puis « Six pièces pour orchestre » destinée à l'Orchestre de Paris. Vous y écrivez le début de *Time Stretch* qui sera joué par une cinquantaine d'ensembles dans le monde. Mais surtout vous y composez votre premier opéra *L'autre côté*, tout au long duquel vous nous entraînez dans des spirales récurrentes pour mieux nous éclairer sur les dangers du confinement. Un opéra politique ? Le mot ne vous fait pas peur à l'instar de la pièce *L'Ere de rien* composée en réaction à la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection présidentielle de 2002. *L'Ere de rien*, l'Ere : « E.R.E ». Voilà un jeu de mots dont Bruno Mantovani est adepte.

Cher Bruno, vous avez la réputation d'être un compositeur inventif, prolifique, inassouvi. « L'œuvre d'après permet souvent, dites-vous, de résoudre les problèmes de l'œuvre précédente ». Je ne peux citer en quelques minutes, toutes vos créations sans prendre le risque d'une longue liste à la Prévert... Votre ballet *Siddharta* avec notre nouveau confrère Preljocaj, votre opéra *Akhmatova* ; *Jeu d'eau* créé pour Renaud Capuçon, votre « concerto pour deux pianos » cher à votre cœur, votre première symphonie *L'idée fixe* ou encore *Threnos*, *Quasi lento* ou *Abstract* pour les ballets de Monte Carlo.

Je ne peux m'attarder non plus sur toutes vos collaborations qu'elles soient avec le trio Wanderer, l'Opéra de Paris, le capitole de Toulouse, l'orchestre vénézuélien Simon Bolivar, l'orchestre de Rotterdam, celui de Chicago et tant d'autres.

Cette frénésie, ce jaillissement est votre marque de fabrique.

Ce flot continu est le lien direct que vous entretenez avec vos contemporains à qui vous vous adressez dans chacune de vos œuvres.

Vous dites avoir la chance d'écrire vite. Alors je vous imagine en train de composer, vous le boulimique, vous l'hyperactif.

L'acte de création est précédé par un cérémonial méticuleux, immuable : l'achat de vos crayons. Il vous en faut bien une quarantaine. Vous les choisissez vous-même, avec minutie comme s'il fallait amorcer, aiguïser le désir. Puis, vous rentrez chez vous, vous vous installez à votre table de travail. Sur celle-ci point d'ordinateur car l'objet est trop impersonnel, trop froid, trop mécanique. Vous avez besoin de plus de souplesse. Comme un chat qui s'apprête à jouer avec sa pelote de laine. Le papier, le crayon, la gomme, voilà vos instruments ! Avec eux vous entretenez un rapport quasiment fétichiste.

Tâtonnant, hésitant, poussé dans vos derniers retranchements vous voilà surmontant les blocages, développant de nouvelles idées. Pièce après pièce, vous démontrez qu'un compositeur ne doit pas se limiter à un seul mode d'expression. La surprise ! Voilà le maître mot de votre création. La surprise : degré incontournable de la délectation. Pour vous la musique est avant tout de la dramaturgie : le coup de théâtre permanent !

Godart aimait dire : « J'écris des films avec un début, un milieu et une fin mais pas forcément dans l'ordre ». Vous procédez de la sorte : vous êtes un intuitif, que dis-je un jouissif ! Votre musique est épicurienne. Elle est souvent le reflet de votre passion pour la gastronomie. N'est-ce pas le cas avec *Le livre des illusions*, cette pièce pour grand orchestre qui est une transcription des sensations que vous avez éprouvées lors de la dégustation d'un menu composé par le grand cuisinier catalan Ferran Adrià ? N'est-ce pas le cas, encore, avec votre pièce intitulée *Quelques effervescences*, inspirée par des bulles de champagne ?

Tout ceci nous rappelle votre capacité à entendre de la musique partout, à être friand de tout. Et je ne parle pas de ce fort penchant pour les plaisirs de la table qui forge votre légende et fait de vous un membre actif du « Club des Cents », mais de cette simple et pure jouissance de la vie, cette vie que vous croquez à pleine dents.

Bruno Mantovani est un gourmand qui se délecte du bonheur.

Il réfute l'archétype du poète maudit, l'uniforme de l'artiste habillé en noir. Sa création n'est pas mue par la souffrance mais par le contentement physique de composer. Chaque jour est un jour propice à l'innovation. Ce bouillonnement vous rend irrésistible et fait de vous un symphoniste particulièrement talentueux. Quand vous écrivez un concerto pour soliste et grand orchestre c'est toute la palette du peintre Pollock qui s'épanouit et résonne. « Mon outil premier c'est l'orchestre ! », clamez-vous sans réserve.

Si vous aimez écrire, vous aimez également diriger. La direction d'orchestre vous permet d'investir un autre type de temporalité. Cela vous procure un bonheur instantané qui régénère l'artiste. C'est aussi un moyen supplémentaire de transmettre. La rhétorique est le mot qui résume toutes vos activités. Son corolaire est le plaisir que vous y prenez. En fait, votre vie est un mélange de plaisir et de rhétorique.

Cher Bruno, ceux qui ont franchi le cercle de votre intimité connaissent votre penchant pour les jeux de lego. Votre maison en est envahie. Vous y consacrez autant d'énergie qu'à la composition. Pièce après pièce vous assemblez, vous construisez... Vous composez !

Mozart disait « je cherche deux notes qui s'aiment ». Vous avez trouvé la vôtre. Dans le privé la note que vous aimez le plus, se prénomme Varduhi, votre compagne. Comme vous, elle est pianiste. Vous lui avez déjà dédié trois œuvres. La dernière, une pièce pour piano et voix, sera jouée au Capitole de Toulouse en avril 2020. Elle vient tout juste d'être écrite. Elle s'intitule *Les amours* d'après Etienne Jodelle, grand poète de la Pléiade. Varduhi et Bruno, voilà deux notes qui s'aiment et qui, ensemble, ont créé l'œuvre la plus précieuse à leurs yeux : elle se prénomme Giulia. Elle vient d'avoir 17 mois. Elle est déjà dédicataire de plusieurs de vos pièces.

Papa, pianiste, compositeur, chef d'orchestre vous êtes aussi homme d'institution. En 2010 alors que se déroulent les répétitions du ballet *Siddharta* à l'Opéra Garnier, et que vous êtes en train de finaliser *Akhmatova* pour l'Opéra Bastille, le poste de directeur du Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris se libère. Rares sont les musiciens qui s'engagent si tôt dans les responsabilités. Vous décidez de répondre à l'appel et de prendre la tête de cette institution, 10 ans après l'avoir quittée comme élève.

Pour vous la chose était naturelle. Il était temps de rendre ce que l'on vous avait offert. Vous engagez alors une réforme administrative et pédagogique, saluée sur le plan international. En 9 ans vous rénovez les cursus scolaires, les organigrammes, les relations avec les syndicats, la communication, le numérique, la politique éditoriale, les concerts, la coproduction... La maison colle enfin à la réalité des métiers. Votre fierté est de voir les 200 administratifs, les 400 professeurs, les 1 200 élèves faire chaque année leur rentrée avec le sourire.

C'est une aventure humaine exceptionnelle qui se terminera le 27 juillet prochain. De cette période vous garderez mille satisfactions et un regret cependant : celui de voir le sociétal remplacer insidieusement l'artistique. Ce qui compte à présent, soupirez-vous, ce sont les indicateurs de performance, la politique du chiffre et de la fausse ouverture d'esprit. Vous pestez de voir que l'on puisse privilégier la démagogie à l'excellence. En la matière, on est vite suspect d'élitisme. Avec cette fin de mandat, une nouvelle page se tourne. Le 28 juillet au matin vous serez, de nouveau, maître de votre destin. Nous savons que vous ne mettrez pas longtemps, cher Bruno, à trouver la nouvelle pièce de lego qui permettra de poursuivre votre ascension.

J'ai parlé tout à l'heure de Peter Eötvös, comment ne pas évoquer Pierre Boulez dont vous admirez la musique, la force de travail, l'engagement institutionnel. Bref, cette polyvalence qui vous caractérise également. Pierre Boulez qui vous tenait en grande estime et qui dirigea plusieurs de vos compositions.

Une grande complicité s'est, au fil des ans, tissée entre les deux hommes. Ne demandez pas, pour autant, à Bruno Mantovani s'il revendique une filiation. Il laisse cela aux analystes. Pour sa part, il ne s'est jamais considéré comme un épigone de Boulez. Ni soumission intellectuelle, ni soumission musicale. D'ailleurs toutes les musiques l'intéressent. La glose esthétique l'indiffère. Il échappe aux diktats de tous bords.

Oui, cher Bruno, vous êtes un homme de synthèse. Synthèse entre des qualités de rigueurs germanique et une liberté de ton inhérente à votre caractère méridional.

Synthèse entre exigence et curiosité, entre raffinement et vitalité. Vous êtes un homme de votre temps qui ne se complait ni dans l'éloge du passé, ni dans la radicalité moderniste. Vous êtes dans une logique de fusion permanente où d'autres avant vous et non des moindres ont œuvré, refusant de s'enfermer dans un camp, celui de la nostalgie ou celui de la table rase.

Oui, vous êtes un homme de synthèse ce qui pour moi est une forme de sagesse et de modestie.

Chère Edith,

Cher Laurent,

Chers François-Bernard, Michael, Gilbert, Thierry, Régis... Notre Académie accueille dans votre section un compositeur, un chef d'orchestre, un directeur d'institution, qui vous estime et qui vous aime.

Bienvenue cher Bruno !